

Chapitre 5

Retombées Délétères.

Le lendemain, les quelques glaneurs sont sur place dès avant le lever du soleil. Il y a là des guerriers qui ont participé à l'affaire d'hier soir mais aussi des femmes et des enfants avec des sacs de toile tissée serrée dans de la fibre végétale. Je les entends parler avec Mamita et je me lève rapidement. Je décide de ne pas me raser pour gagner du temps. Je me raserai de retour à la plantation.

Je sors de la couverture de campagne que j'ai déroulée sur le lit de camp pliant que Miarka a déployé dans la pièce atelier de la partie principale de la maison. C'est là que les chasseurs préparent les cartouches, coulent les balles, remplissent les poires à poudre. La lampe unique qui éclaire la pierre est une lampe de mineur de charbon qui vient de France. Elle porte la marque d'un puits de Freyming-Merlebach en Lorraine Française. J'ai immédiatement reconnu une lampe de porion, qui capture le grisou pour éviter les explosions. Ce sont des lampes ultra modernes qui ne sont entrées en service qu'il y a quelques années. Je me demande comment Aldebert a pu s'en procurer une. Ces lampes sont un peu délicates à allumer et elles fonctionnent au carbure de calcium, une sorte de pierre qui trempée dans l'eau produit un gaz que l'on nomme l'acétylène. La mèche minérale donne une vive lumière blanche qui éclaire *a giorno*.

Je connais les lampes à acétylène comme dispositif d'éclairage des locomotives et des fourgons de queue des trains, mais les lampes de porions ont cette particularité de capturer ce gaz explosif qu'est le grisou. Compte tenu du coût élevé de ces mines, ce sont les chefs-porions et les porions des équipes de mineurs opérant dans les fronts de taille des nouvelles galeries qui en sont équipés. Lorsque les porteurs de ces lampes à capture de grisou se trouvent en ambiance dangereuse, le grisou piégé dans le filtre à grille métallique se met à crépiter. Il est temps de faire marche arrière, de faire reculer l'équipe et de ventiler le boyau.

Mais dans une armurerie comme celle-ci, je vois immédiatement l'intérêt de cette lampe qui tout en assurant un bon éclairage empêche toute étincelle de lumière de se projeter sur la poudre. Lorsque je me suis couché, toutes les amorces et tous les conteneurs de poudre, poire, boîtes, cartouches, étaient enfermés dans deux caisses étanches. J'ai donc allumé ma bougie sans crainte avec une de ces allumettes à frottement bien pratiques qui évitent de devoir battre un briquet d'amadou. N'ayant d'autre lieu de toilette que le puits, je décide de sortir après avoir enfilé un pantalon et des mocassins en peau que Miarka m'a prêtés et qui sont dans le mobilier du pavillon de chasse. Au moment d'ouvrir la porte de l'atelier pour traverser la salle principale, je me ravise et prends mon LeMat. On ne sait jamais. Je passe le baudrier en bandoulière, sans ceinturon mais j'ouvre le rabat que je bloque ouvert avec la sangle prise dans l'anneau arrière de l'étui. L'arme est reliée au baudrier par la lanière de sécurité prise par un mousqueton dans une manille de marine dont le manillon traverse l'anneau fixe de la calotte de crosse. Je prends un petit seau en bois sur la paillasse de la pierre d'évier pour aller tirer de l'eau au puits.

Il fait frais mais je supporte tout à fait de me trouver torse nu dans l'air de ce matin d'avril en Caroline du Sud. La pompe grince un peu le temps de l'amorcer et le petit seau d'un gallon et demi, soit environ cinq litres dans le système métrique cher au corps des géomètres, se remplit rapidement. L'eau me débarbouille tout en finissant de me réveiller. Il s'agit d'une eau très peu calcaire qui fait mousser mon savon en poudre. Comme tout le haut de mon corps est couvert de mousse dont je n'arrive pas à me débarrasser avec ma serviette, je décide d'employer les grands moyens. Je mets donc nu – il n'y a personne – pour m'asperger d'eau avec le seau. Que je dois remplir d'une nouvelle pompée. Je suis donc dans ma natureté, mon pantalon et mon arme reposant à l'écart sur le sol.

Cette aspersion finit de bien me réveiller et je décide donc de me livrer à une toilette complète qui me débarrasse du fumet de sueur et de suint de cheval qui ne me plaît pas particulièrement si je puis m'en passer. Cela tient à l'éducation que m'ont donnée mes parents d'abord puis mon oncle et ma tante lorsque j'ai été orphelin. Depuis le moyen âge, ma famille a toujours été maniaque du savon fin qui éloigne les miasmes et maladies. Déjà à cette époque ancienne où l'Église prétendait que les médecins ne faisaient que soulager mais que seul Dieu guérissait, mes aïeux, eux, prétendaient qu'une bonne hygiène valait mieux que des patenôtres et des bénédictions. Les Berdeilhe d'aujourd'hui, compte tenu des découvertes d'Ambroise Paré puis de Larrey, et puis maintenant des savants non médecins qu'on nomme des biologistes, les Berdeilhe d'aujourd'hui donc, sont des « fanatiques » de l'asepsie et de l'antisepsie. Ce sont des conceptions nouvelles qui ont leurs détracteurs même dans les milieux médicaux lesquels soutiennent encore souvent la thèse de la génération spontanée. Mais nous savons bien que pour que des asticots naissent il faut que des mouches pondent.¹ Il s'ensuit que malgré les nécessités de la vie au contact des chevaux, de l'activité physique qui entraîne la sudation, chez les Berdeilhe on n'aime pas puer le fumet de corps sale. Nous sommes, sur ce point, plus proches de la petite noblesse médiévale que de la Cour de Versailles où les salles de bains avec les magnifiques baignoires de cuivre servaient essentiellement aux femmes et aux mignons et non aux courtisans mâles. Mon grand-père a laissé sur les puanteurs de la cour quelques libelles qui si elles avaient été publiées alors lui auraient peut-être valu un séjour à la Bastille. Mais il ne s'est rendu à Versailles qu'une fois sous le règne de Louis le Seizième pour y recevoir le ruban de l'ordre de Saint-Louis pour services rendu au Roi. Qui l'a décoré mais laissé Baron et même pas fait Vicomte.

Il paraît que les courtisans et « courtisânesses » comme il les qualifiait, ont toisé de leur basse hauteur – accrue par le port de souliers à talons – ce géant venu du Comté de Foix en habit sans ruban, qui ne portait pas perruque mais bien béret amarante de grande taille à la mode de chez lui, aux bottes sans talons mais à la forte flamberge autrement plus opérationnelle que les épées de cour à la poignée « affiquée comme les pétasses de la Rue aux Herbes et à la lame plus molle que le vit de leurs porteurs ». Dans un silence méprisant, mon grand-père s'est donc avancé vers le Roi assis sur son trône, guidé par un « garçon bleu » aux manches galonnées. Il a salué le Roi comme lui avait expliqué le chambellan, mais il a regardé le Roi droit dans les yeux. Lorsque Celui-ci s'est levé pour avancer vers mon aïeul, le baron fuxéen a plié le genou droit sans le poser à terre. Un frémissement horrifié a parcouru les « porcelaines » mais le Roi a lénifié ses zéloteurs en parlant à haute voix. Ayant pris sur le coussin de pourpre la croix de Saint Louis, Il déclara :

- Baron Anthelme de Berdeilhe, votre mode de salut au moins autant que votre courage au combat dans l'affaire que vous savez Nous montrent que vous êtes digne de cette Croix que bien de ceux qui nous entourent dans cette salle d'audience aimeraient recevoir et que nous vous remettons au nom de Dieu et de Nous-même. »

Mon aïeul, alors, posa le genou à terre. Une fois décoré et en ayant attendu l'invite du Souverain, il se releva. Et alors le Roi dit à haute voix : « Baron, ce midi vous serez Notre hôte en Notre dîner privé et vous serez assis à Notre droite. » Un homme en bleu qui se tenait derrière le trône s'approcha rapidement et dit deux mots à l'oreille du Souverain. Icelui tourna la tête en souriant d'un air luisant de glace et dit au garçon bleu : « Eh bien, trouvez-lui donc une place à l'une des tables de passage. » Revenant à mon grand-père : « Donc, Baron, Nous

¹ Les notes de Pierre-Hubert font allusion à une querelle à laquelle Pasteur mettra fin un peu plus tard en démontrant que les asticots n'apparaissent pas sur un morceau de viande enveloppé dans un chiffon, même si la viande finit par pourrir alors qu'ils apparaissent très vite si les mouches sont libres de pondre sur la viande. Démontrant l'inanité de la thèse de la génération spontanée, il pourra ainsi asseoir sa démonstration de l'existence de micro-organismes à l'origine des infections, micro-organismes qui reçoivent le nom de « microbes ».

vous attendrons à Notre droite ce dîner. » C'est ainsi que mon grand-père passa en tout quatre heures à errer dans les salons de Versailles, haï par une foule de médiocres, et prit tout le temps de noter en sa bonne mémoire les odeurs de pisserie derrière les fagots de petit bois disposés près des cheminées, les gros étrons qui traînaient dans des pots parce que leurs déposants ne s'étaient pas souciés de se rendre aux « lieux ». En revanche, juste avant de se présenter à la salle à manger privée, toujours guidé par un « garçon bleu² », il avait eu tout loisir de se laver les mains grâce à l'un des nombreux valets porte-vasque qui proposaient leurs services de savons parfumés et d'eaux de toilettes, services dont seules quelques femmes faisaient leur profit. Tandis qu'il se lavait soigneusement les mains sous le regard horrifié d'un godelureau enrubanné, il dit au crétin avec son accent rocailleux : « Petit mignon, ce n'est point parce que vous me voyez me laver que je suis de votre jaquette. Et si d'aventure vous en doutiez, je me ferais une joie de vous le prouver par la lame de ma flamberge.

- Mais je ne suis point un mignon ! Je suis...

- Peu me chaut *qui* vous êtes. *Ce que* vous êtes, en revanche je le sais : vous êtes une porcelaine, mignon à la décoration mais qui ne tient pas au feu ! »

Cette anecdote et cette définition de la porcelaine bien établie dans ma famille, je l'ai entendue dès ma plus tendre enfance. Elle avait sans doute pour but de me convaincre que l'on peut aimer être propre sans pour autant être efféminé. Par la suite, j'ai compris que l'on évite bien des maladies, bénignes ou plus graves, simplement en se lavant. Quant aux métiers qui s'exercent dans la nature et la boue, ils exigent encore davantage un fort usage du savon. Je pense à tout cela tandis qu'une fois rincé je me sèche avec une de ces épaisses et douillettes serviettes de coton de Caroline au tissage qui leur fait absorber l'eau comme une éponge. Je suis sur le point de me pencher pour reprendre mes vêtements quand s'élève une voix venue de l'allée encore dans la pénombre.

- Restez donc ainsi, M. de Berdeilhe en levant les mains. »

La voix provient de l'allée cavalière qui arrive de la plantation. J'identifie facilement l'accent allemand du survenant. Je me sens humilié de m'être laissé surprendre. Mais il faut impérativement que je donne l'alerte sans me faire tirer dessus. C'est donc à voix forte que je lui réponds.

- Vous voyez bien que je suis sans arme.

- Et nu ! » commente-t-il sur un ton gras.

Il y a bien longtemps que j'ai perdu mes pudeurs de gamin.

- Et alors, ne me dites pas que cela vous émoustille ! Seriez-vous du genre inverti ? »

Dans la pénombre je cherche à gagner du temps. Je veux déterminer s'il est seul ou non. Je ne distingue pas s'il est vraiment armé.

- Que cela vous plaise ou non, je vais passer mes vêtements. » Sans attendre, je me penche et j'entends nettement l'armement d'un chien venant de sa direction. Oui mais l'Allemand lui-même sursaute. C'est une autre arme qui a cliqueté. Alors, beaucoup plus détendu, je passe mes vêtements, un caleçon et mon pantalon, en fait, et je repasse le boudoir de mon LeMat en bandoulière à travers mon tronc nu. J'aperçois enfin le visage de mon « Allemand ». Je reconnais Hintermaier. Il a laissé lentement descendre son bras armé et son revolver vise le sol entre les pieds de son cheval. Puis l'arme tombe dans le sablon de l'allée cavalière. Il regarde devant lui à droite, un endroit qui m'est caché par un bosquet touffu. Quelqu'un doit lui faire des signes auxquels il obéit. Alors je sors mon LeMat de son étui, je l'arme et je fais pivoter le percuteur oscillant du chien en position de tir avec le canon central

² À Versailles, il s'agissait de valets au service du Roi et commandés par le chambellan. On les trouvait partout dans le château et ils guidaient les visiteurs égarés. Ils étaient assignés à un secteur de deux ou trois pièces formant entité et ne s'en absentaient qu'une fois relevés par leur remplaçant. Certains, galonnés, étaient des « volants » qui avaient pour secteur toute la zone royale du château à l'exception du parc, des communs et des antennes versaillaises des « ministères » : la Guerre, la Marine et le Trésor Royal.

toujours chargé à chevrotines. Ceci fait, je me rapproche du bosquet que je contourne juste assez pour ne pas entrer dans la ligne de tir de mon allié. Je découvre Miarka avec une carabine Maynard, sans doute celle qui a servi hier. Je suis sur le point de lui demander où est Tertullien, mais elle me fait « non » de la tête. Au lieu de la questionner, je m'adresse à Hintermaier.

- *So, heute haben wir ihre Besuch, mein Herr ! Und nun, wer ist zu kommen? Um man müssen wir warten?*

- *Du wirst es entdecken, du Dummkopf!*³

- Assez parlé allemand. Revenons à l'anglais, que tout le monde comprenne. Et tout d'abord, descendez de cheval. Par le côté droit, que je vous voie bien. »

Il s'exécute d'autant plus docilement qu'il semble qu'il ne soit pas très alerte sur ce cheval. À ma demande, il s'éloigne de sa monture en avançant vers moi puis s'arrête, toujours sous la menace de mon arme et de celle de Miarka. Je le contourne et vais ramasser son revolver, un Remington aux six cheminées amorcées. Je ne fais aucun commentaire, après – tout, il n'est pas le seul à porter des armes fabriquées dans le Nord, achetées avant la sécession. Miarka pointe la carabine fermement, sans montrer le moindre signe de faiblesse. Tout le monde se regarde en chiens de faïence, en silence. Il semble que ce serait à moi de prendre une initiative. Hintermaier ne montre aucun signe d'impatience tout juste une perplexité inquiète. J'en conclus qu'il n'attend personne. Alors je me demande comment il a osé venir seul et me menacer. Il prenait un risque mais aurait pu me tuer et repartir. Heureusement que Miarka était là. La voix de Tertullien s'élève soudain, en anglais.

- Eh bien ! Vous avez l'intention de faire salon ? Si c'est le cas, je trouve ta tenue sans cravate plutôt négligée, Pierre-Hubert.

- C'est bien mon avis. Mais je vais prendre en main ce cheval qui erre dans l'allée. »

Tertullien pointe sur Hintermaier une carabine Spencer à la grosse bouche de canon menaçante. Il ne me faut que quelques minutes pour entraver le cheval et l'attacher momentanément à la barrière du bord de piste. Seulement la présence de Hintermaier me pose un grave problème. La disparition de la posse va déjà intriguer. Mais si l'ancien candidat au poste de Gouverneur disparaît à son tour, et lui aussi sur les terres de la plantation Toppenot, là il va falloir manœuvrer serré. Mamita arrive alors de derrière le pavillon de chasse. Elle semble s'extraire cahin-caha de son estanco. Si je ne savais pas qu'elle y entretenait une théorie de gamins, de femmes et quelques guerriers il y a encore moins d'un quart d'heure, je croirais qu'elle a été arrachée de son sommeil par notre algarade et qu'elle en est courroucée. Elle fait un effort pour parler anglais.

- Alors ! Qui c'est encore celui-là ? C'est pas vrai que c'est vous ! Que venez-vous chercher ici ? Si c'est ma voix pour le prochain caucus, je vote pas ! Me dites pas que l'Aldebert Toppenot vous a mandé ici. Qu'est-ce que vous faites donc ici au petit matin. Et où sont vos grands pendants, les trois, là le Hunter et ses deux Frenchies ?

- Justement, femme ! C'est ce que je voudrais savoir.

- A pas moi qui vous y dirai ! On les voit baguenauder parfois par ici mais depuis près de dix jours, j'les ai pas vus ! On m'a dit qu'y sont allés jouer les grizzlys à la plantation mais qu'y z-on trouvé à qui parler, des carabines plus grosses que les leurs !

- Et comment le sais-tu, femme ?

- C'est moi qui le lui ai raconté quand je suis arrivé hier soir. »

Hintermaier me regarde froidement. Avec une haine à peine contenue.

- Et bien sûr, ils ne sont pas ici ! Personne ne les a vus !

³ - Alors aujourd'hui, c'est votre visite, Monsieur ! Et maintenant qui est-ce qui doit venir ? Qui devons-nous attendre ?

- Tu vas le découvrir, espèce de connard !

- Pourquoi ? Nous aurions dû ? Il me semble que nous avons été fort clairs l'autre jour. On leur a dit qu'ils n'ont rien à faire ici. Nous ne nous battons pas contre Washington pour laisser envahir nos terres par des planqués qui préfèrent se pavaner en armes dans les zones calmes plutôt que sur les champs de bataille.

- Champs de bataille où on ne vous voit pas non plus, Baron.

- On m'y a vu plus souvent que vous, en tout cas. Et je n'ai pas de leçon de fidélité à la Confédération à recevoir de vous. Quant à vos sbires, je vous conseille de leur dire d'éviter les terres Toppenot, à l'avenir. Des fois qu'on les prendrait pour des porcs sauvages. Mais vous-mêmes, vous devriez vous contenter de vos magouilles politiques dans Charleston au lieu de vous hasarder loin de vos protecteurs et nervis.

- On mettra bien un jour la main sur le jeune André Toppenot, et alors là...

- Et alors là, vous aurez des surprises, l'Allemand. Retenez bien ce que je vous dis. »

C'est Tertullien qui a élevé la voix. Hintermaier le regarde avec surprise. Effectivement, mon ami s'exprime sur un ton calme et assuré, l'air de savoir ce qu'il dit et que son interlocuteur ignore.

Je me rapproche du cheval de l'Allemand et je fouille les fontes de selle. J'y trouve un autre Remington dont j'ôte le barillet. J'empoigne l'arme que j'ai prise à Hintermaier et je la vide dans le sol à trois pas de mes pieds. Je permute les barilletts et je recommence. Les deux armes sont vides. Dans le fourreau de selle j'aperçois depuis tout à l'heure la crosse d'une arme longue. Il s'agit d'un de ces nouveaux fusils Henry dont on parle avec quelques critiques. Un rapide examen me permet de voir qu'il est plein. Je manœuvre deux fois le levier qui prolonge le pontet. Finalement cela ressemble au fonctionnement de la Spencer. À la première manœuvre, une cartouche monte dans l'auget lorsque je baisse le levier et entre dans la chambre lorsque je le relève. L'arme est prête au tir. Je recommence un aller-retour du levier et la cartouche à étui de cuivre saute au sol tandis qu'une autre entre dans la chambre. Du coup, je décide d'essayer l'arme. Dans la lumière montante, j'aperçois un gros nid de frelons à la cime d'un immense épicéa. Il y a une bonne cinquantaine de mètres entre moi et lui. Je commence le tir et les grosses balles se mettent à déchiqueter la structure du nid. Au douzième coup, la percussion se fait à vide. Le nid est bien endommagé. Les insectes sont exaspérés mais ne trouvent pas leur ennemi. J'ouvre la culasse et je regarde dans le tube en éclairant l'intérieur avec la lumière du soleil levant qui se reflète dans la lame de couteau pliant introduite dans la fenêtre d'éjection. Le canon est noir mais on y voit encore les rayures. Je ramasse quelques étuis qui brillent sur le sablon et j'en examine un.



Deux traces de pincements diamétralement opposées...

Le bourrelet de cuivre rouge est marqué de deux traces de pincement diamétralement opposées. Apparemment le percuteur frappe en deux endroits différents à la fois. En revanche je suis surpris de constater que le chien ne présente pas de cran de sûreté comme les autres armes de ma connaissance. Cela impose de ne faire monter une cartouche dans la chambre qu'au moment du tir. Donc si on a besoin de discrétion, il faut être extrêmement prudent pendant la période d'attente avant l'ouverture du feu. J'empoche les étuis tirés et la cartouche que j'ai ramassée au sol. Je remets l'arme sale dans son fourreau de selle et les deux Remington dans les fontes.

- Hintermaier ! Je vais vous laisser repartir. Je vous rappelle que M. Ramade et moi-même sommes deux Français couverts par l'immunité diplomatique. Et ceci tant sur les territoires de la Confédération des États d'Amérique qu'au Nord du Potomac. Je n'ai donc pas l'intention de me laisser flicker par un politicien plus que douteux. Je n'ai rien à faire de vos manigances tant qu'elles ne s'intéressent pas à moi.

- Ne me faites pas croire que vous êtes neutres, tous les deux.

- Nous avons notre rôle à jouer selon les directives des autorités confédérées. Et cela ne vous regarde en rien. Faites-vous une raison et laissez-nous en paix. Mettez-vous bien dans la tête que si je vous retrouve sur ma route, ce sera la troisième fois. Or je vous rappelle ce principe de polémologie : La première rencontre est un concours de circonstances ; la deuxième rencontre est une coïncidence et la troisième est une déclaration de guerre. Il est, me semble-t-il inutile, de rajouter la guerre à la guerre.

- Je vois que Monsieur a étudié Sun Tseu.

- Et le tir de combat. À bon entendeur, salut. Montez sur votre cheval et disparaissiez. Et je vous conseille fermement de rejoindre le plus rapidement possible la voie publique et d'éviter désormais de vous déplacer sur nos voies privées.

- Serait-ce une menace ?

- Vous verrez à l'usage. Mais si vous persistiez vous risqueriez fort de découvrir trop tard que nous ne plaisantions pas. »

Le courage de cet individu ne va pas jusqu'à tenter d'avoir le dernier mot. Il faut dire que Miarka commence à s'impatisser de nos discours et ses soupirs sont éloquents. L'Allemand remonte donc en selle et repart vers où il était venu. Lorsqu'il s'est suffisamment éloigné, je chuchote à Tertullien : « Et André ?

- Ils sont tous allés se mettre à couvert. Nous avons presque fini le ratissage de jour. Ils vont finir de faire disparaître les dernières traces.

- Et les corps ?

- À mûrir dans la mangrove⁴. Les sauriens vont faire bombance. »

C'est la deuxième fois que je vois traiter ainsi des indésirables. La première fois était le jour de ma première rencontre avec la famille d'Ann Miller⁵. Et je préfère n'avoir pas revu le spectacle des corps démembrés par les alligators. Mamita nous invite à prendre le repas du matin. Du poisson fumé et des galettes de maïs arrosées de thé au miel. Nous venons de commencer quand les « ratisseurs » reviennent. André est hilare. Il a vu repartir Hintermaier qui se hâtait au trot de chasse en pestant contre les basses branches et les trous de la piste. La piste que les guerriers indiens ont dûment parsemée de fondrières sur une bonne centaine de mètres. Le cheval, bien dressé, avait ralenti pour éviter de se tordre les pieds et les vitupérations de l'Allemand, piètre cavalier, n'ont rien fait pour l'inciter à accélérer.

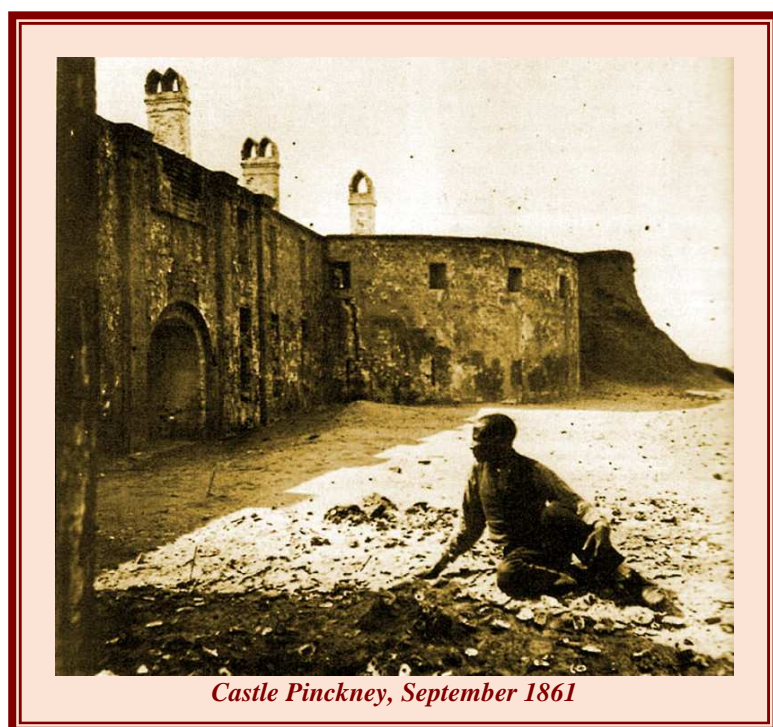
Ann et son frère m'annoncent avoir fini de faire disparaître toute trace des événements d'hier. Ainsi, si jamais une enquête devait conduire des détectives sur nos terres à la recherche des trois disparus, ils ne trouveraient même pas d'élément leur permettant de

⁴ Il s'agit en fait de marais qui longent les « creeks » mais rappelons que Tertullien Ramade est un « ti-blanc » de Guadeloupe, au départ. Il parle donc un français de son île.

⁵ Voir Nouveaux Mondes, chapitre 13.

supposer leur venue. Et Hintermaier a reçu comme information que nous ne les avons pas vus depuis avant-hier à la plantation et une dizaine de jours autour du relais de chasse. Qu'il le croie ou non est de peu d'intérêt pour moi. Ce bonhomme est un clou dans ma botte, cela c'est sûr et je ne sais pas comment m'en dépêtrer. Il faudra que je voie avec l'Amiral « Smith ». En attendant, je vais rentrer à la plantation. André sait ce qu'il a à faire et moi j'ai d'autres soucis à régler que des affaires militaires.

Hélène n'étant plus disponible pour des aventures diplomatiques remuantes en raison de son état, je vais devoir travailler seul avec Tertullien en assurance « arrière ». Mais le sort des blessés me semble le dernier souci des belligérants. Les fédéraux ont bien mis sur pied un corps d'ambulances mais le niveau catastrophique de la médecine en Amérique du nord me sidère. Le nombre des blessés qui survivent est minime et ceux qui n'ont pas d'autres séquelles que des cicatrices et encore plus faible. Le nombre des prisonniers et l'évolution de la détention me sont aussi une grave préoccupation.



Après la bataille de Manassas Junction en juillet dernier on a enfermé cent-cinquante-quatre prisonniers... dans la maison d'arrêt de Charleston après un séjour à la prison de Ligon. Comme des droits communs ! Il y avait cent-vingt militaires du rang et vingt officiers et sous-officiers.

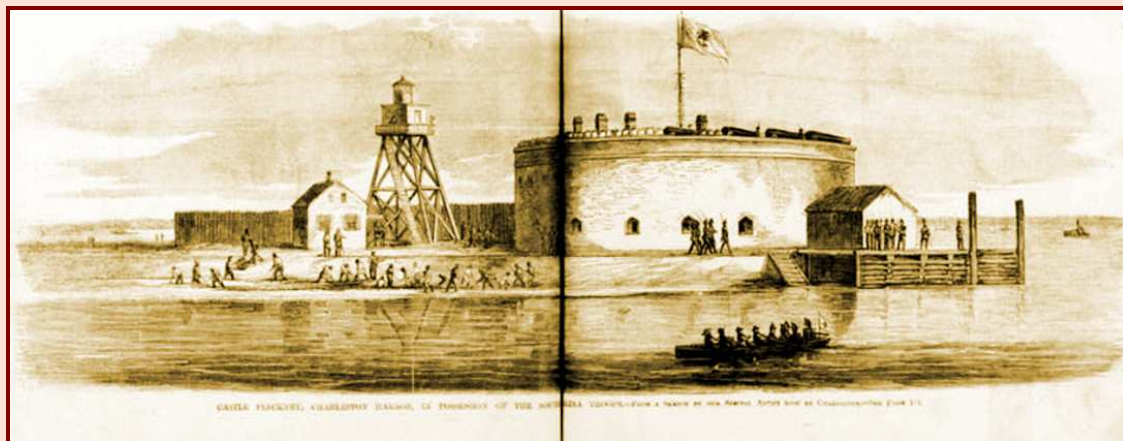
Cette solution est évidemment inadaptée. Donc l'arrondissement des travaux du génie a fait transformer en cellules les magasins du rez-de-chaussée de Château Pinckney, un des forts de la rade de Charleston non occupé parce que mal adapté à la défense de la ville.

Initialement occupé seulement par un phare il servait plutôt aux Yankees, avant la Sécession, d'établissement de réserve pour le Commissariat de la marine et Service du Matériel. On y a transféré les prisonniers de guerre qui croupissaient à la prison. Ils avaient un régime assez libre. Ils entraient en cellule le soir mais dans la journée ils étaient libres d'aller et venir dans l'enceinte du fort. En fait le fort n'était pas adapté à la détention de gens qui n'avaient qu'une idée, s'évader – ce qui est le devoir de tout prisonnier de guerre – et en outre il était trop petit pour recevoir le monde qui n'allait pas manquer d'arriver. Donc fin octobre dernier, on a reconduit les prisonniers de guerre à la maison d'arrêt de Charleston après seulement six semaines passées à Château Pinckney. Une fois le fort débarrassé de ses prisonniers, l'État-major l'a fait renforcer en y ajoutant des mortiers et en y montant une colombiade en barbette⁶ sur un solide socle à pivot. Mais le 12 décembre, pendant que nous étions en France, il y a eu un gros incendie à Charleston, incendie qui a notamment endommagé la prison. On a à nouveau

⁶ Colombiade : pièce d'artillerie assez courte et lisse se chargeant par la bouche. Une sorte de mortier de très gros calibre mais capable de tirer en tir direct aussi bien qu'en tir courbe. Inventée aux États-Unis avant la Sécession.

Barbette : Support solide permettant la rotation sur 360 degrés d'une pièce d'artillerie.

envoyé les prisonniers de guerre sur l'île où ils sont restés une semaine avant d'être transférés ailleurs. Où ? Je ne saurais le dire. Mais j'ai entendu dire qu'à Richmond on a converti un entrepôt de tabac en centre de détention de prisonniers de guerre. Mais je ne pense pas que ce soit là qu'on y ait envoyé les prisonniers yankees.



L'arrondissement des travaux du génie a fait transformer en cellules les magasins du rez-de-chaussée de Château Pinckney

Château Thunder est situé sur Tobacco Row, une île de la James River. On y enferme des civils espionnant pour le compte de l'Union, des détenus politiques et les gens inculpés de trahison envers la Confédération. Le bruit court que le régime y est très dur, que les condamnations à mort sont nombreuses même si les détenus ont de temps en temps le droit de recevoir des colis. De nourriture ou de médicaments, par exemple. Le commandant actuel de la prison est un certain Capitaine George Alexander. Il a été fait prisonnier dans le Maryland il y a quelques mois. Condamné à mort par les Yankees il était en attente de son exécution quand il a trouvé le moyen de s'évader. Il est arrivé à rejoindre Richmond, s'est rendu au P.C. de la zone de défense. Après une audition complète au cours de laquelle il a donné des renseignements fort utiles glanés pendant sa marche vers nos lignes on lui a demandé s'il se portait volontaire pour commander la nouvelle prison. C'est lui qui fait régner une discipline de fer dans le camp de prisonniers qu'il a transformé en quartier de haute sécurité.

S'il n'y avait dans cet établissement que des coupables, cela me laisserait indifférent. Mais supposons que quelques néfastes mettent la main sur André et qu'au titre de la loi martiale il soit incarcéré sans pouvoir s'expliquer, il subirait le sort des déserteurs et des traîtres. Le peloton d'exécution ! En revanche je me verrais bien y envoyer croupir Hintermaier. Tiens ! Ça, ce serait une riche idée de faire héberger Hintermaier dans le camp du Capitaine George W. Alexander !

De retour à la plantation, je raconte à Aldebert les événements de ces deux derniers jours. Il me demande force détails sur le traitement des cadavres des trois nervis. Il a l'air un peu soucieux mais je lui rappelle que sans cadavre, il n'y a pas de crime. Il est davantage énervé de la venue d'Hintermaier. Il a bien un petit sourire lorsque je lui parle de le faire envoyer loger « chez le Capitaine Alexander » mais il me répond que « si c'était faisable... » Manifestement cet « Allemand » est un os bien dur à ronger. À moins que l'on puisse lui mettre sur le dos une sale affaire de trahison au profit des yankees. Et comme je suis plus qu'agacé de voir que ses goélettes ne sont jamais inquiétées par la US Navy je me dis qu'il doit y avoir baleine sous gravillon pour le pas dire anguille sous roche. À moi de trouver.

Hélène commence à se sentir fatiguée. Nous sommes pourtant encore assez loin de sa délivrance et cela m'inquiète un peu. Questionnée, la Bonne Lucie me répond qu'elle n'est pas inquiète. Il faut seulement que je décide mon épouse à moins se dépenser à faire l'école parce qu'elle s'y donne beaucoup de mal et cela la fatigue. Lorsque nous nous mettons au lit, le soir, elle a toujours trop chaud. Alors nous adoptons une attitude très américaine qui consiste à faire lits à part. Je lui laisse le grand lit et me contente d'un lit à une seule place qui me rappelle celui de ma chambre chez mon oncle et ma tante. Lorsque je lui parle de Castle Thunder, elle me montre un journal avec une vue photographique. Je suis intéressé par cette nouvelle technique qui permet de faire paraître un *fac-simile* de photographie au moyen d'une presse de journal. Décidément, l'Amérique du Nord est bien une terre d'inventions.



La cour centrale de Fort Thunder, janvier 1862

Plus que le procédé technique, je suis intrigué par le fait que cette vue se trouve dans un exemplaire de la Washington Gazette d'il n'y a pas une semaine. Or les journaux Yankees ne peuvent venir qu'en contrebande et leur détention est une infraction grave à la loi sur le délitisme. J'en fais la remarque à Hélène qui m'avoue qu'un gros arrivage de journaux et de produits manufacturés sont arrivés et se vendent sous le manteau dans les cercles initiés. C'est à l'église dimanche dernier, je n'y étais pas, qu'elle a eu connais-

sance de ce fait. Parmi les biens manufacturés, il y avait des porcelaines hollandaises, des parfums de France, des vêtements de confection de Paris et des coffrets à bijoux d'ébénistes anglais. Je fais la « *poker face* » et je demande d'un air innocent comment se procurer de ces objets.

- C'est un secret. Il faut aller à la vente privée de Mme Schopenhauer dans son salon. Mais ce n'est que sur invitation.

- As-tu été invitée ?

- Non, nous n'avons pas de relations avec les Schopenhauer. Mais pour le journal, Susan Langley l'avait dans sa calèche et elle me l'a donné parce qu'elle l'a lu et qu'il n'y a pas de recettes de cuisine.

- Tu vois, ce qui m'intrigue, c'est cette photographie qui a été prise par quelqu'un évidemment autorisé à la prendre.

- Comment le sais-tu ?

- Regarde le tambour et l'homme en habit d'uniforme à sa gauche. Les deux regardent le photographe mais sans sembler y trouver à redire. L'officier en casquette près de l'escalier de bois ne semble pas non plus être dérangé par le photographe. Or tu sais bien

combien il est difficile de se cacher lorsqu'on prend une photographie... donc tout le monde le voyait en train d'opérer. Et l'on retrouve cette photo dans un journal yankee et l'article me semble à la fois bien renseigné et de mauvaise foi. »

En effet, le journaliste y présente cette prison comme un mouroir installé dans un entrepôt de tabac devenu inutile tant les récoltes pourrissent sur pied car les gens n'ont plus les moyens de s'acheter du tabac. « *Cette prison a été créée par les rebelles pour lutter contre les patriotes enfermés dans le Sud auxquels on fait payer cher leur fidélité à l'Union et pour punir les braves soldats enrôlés de force chez les rebelles et qui à un moment donné préfèrent les risques de la désertion d'une armée criminelle au crime de rébellion contre Washington et l'Union, seuls garants de la constitution, de la liberté et des droits civils.* »

- Tu vois, ma chère épouse, nous avons la preuve qu'au moins un quidam, celui qui a pris cette photographie, pourrait nous conduire à un personnage délétère dont le sort devrait être de se voir enfermé à Castle Thunder, livré à la redoutable hospitalité de George W. Alexander, capitaine garde-chiourme de son état. Je serais très intéressé de savoir comment ce journal qui est tout de même assez récent est parvenu dans les mains de Susan Langley.

- Mais cela je le sais. Elle était invitée, elle, à la vente privée chez les Schopenhauer. Elle est très liée avec Hilda Schopenhauer qui est une cousine à elle, née Langley. Et c'est à cette vente qu'il y avait plusieurs exemplaires de différents titres imprimés à Washington et à Philadelphie.

- Ce qui m'intéresse, en fait, c'est de savoir par quel moyen ces marchandises ont pu passer le blocus. Disons plutôt l'embargo.

- Mais cela aussi, je le sais. C'est arrivé à Savannah par une goélette ou un schooner de la compagnie de Hintermaier. Il a plusieurs bateaux qui commercent avec le Nord. Tu sais, j'écoute et je fais la sotte. Mais je sais poser des questions avec l'air bête. Seulement, en raison des mauvaises relations entre Père et Stephan Hintermaier je ne pourrais jamais me faire inviter aux ventes privées qu'organise Hilda Schopenhauer. Sais-tu qu'elle est la belle-sœur de Hintermaier ?

- Je le croyais célibataire.

- Veuf. Et cela lui va très bien. Il a ainsi toute liberté de... libertiner, justement. Et figure-toi qu'il y a presque quatre ans, j'étais fort à son goût.

- Il y a quatre ans ! Mais tu étais une enfant !

- Plus tout à fait. Et d'ailleurs ce n'aurait pas été un obstacle à l'assouvissement de ses penchants lubriques. Le bruit court qu'il aime la chair fraîche sans distinction de sexe.

- Quelle horreur !

- Cela, Baron, semble vous choquer. Mais sachez que cet individu est capable des pires bassesses. Il est menteur, enjôleur, séduisant et charmant et une fois parvenu à ses fins, il se montre brutal avec ses conquêtes et ce dès le premier soir. Qui souvent reste sans lendemain. Il est à l'origine de plusieurs vies brisées et même de quelques suicides chez des jeunes filles écrasées par le « déshonneur ». La peur de l'opprobre. Oh, rien que pour son comportement, il s'est fait de solides inimitiés parmi la société charlestonienne ! Je suis sûr qu'en en parlant à Père, vous trouverez tous les deux matière à lui régler son compte. Ou mieux, à lui faire régler son compte par une cour martiale. Va, je te fais confiance pour ourdir un complot « dans l'intérêt de la loi ».

- Dès demain matin, je demande une entrevue privée à ton père. »

* *
*

Je passe une nuit merveilleuse pleine de douces pensées. Je rêve même d'un Stephan Hintermaier roué en place de grève avant écartèlement par quatre forts percherons, comme on avait traité Ravaillac.

Après le petit déjeuner, Aldebert et moi nous entretenons dans le bureau. Élisabeth veille à ce qu'on ne nous dérange pas. La jeune secrétaire affranchie fait l'école avec Hélène qui se sent très bien, ce matin.

À la fin de notre entretien, nous avons un plan potentiel mais nous ne pouvons pas le mettre en œuvre sans précautions. Il faut encore mesurer la solidité et la nature des appuis politiques dont dispose Hintermaier. Ses trafics font-ils les affaires de gens influents ou bien sera-t-il possible de faire haïr l'« Allemand » et les dévoilant au grand public ? S'il se présente comme un forceur de blocus, Hintermaier aura l'image d'un héros. S'il s'avère être un complice des yankees, on pourra lui faire son affaire en justice. Et ce d'autant plus qu'il aura engrangé des bénéfices exorbitants. À moi les enquêtes sur les manigances en liaison avec les yankees, à Aldebert les aspects commerciaux. J'ai bien compris que l'Amiral « Smith » ne me laissera pas me mêler des affaires d'Hintermaier. Je vais devoir travailler sans filet et apporter des preuves tellement solides que le procureur sera obligé non seulement de lancer une action mais encore de refuser un plaider coupable et un arrangement. Pour ce faire, il va falloir exploiter les possibilités qu'offre la loi martiale. Il faut à tout prix que je démontre que les manigances de mon ennemi nuisent à la sécurité de la Confédération et ne sont pas simplement une infraction aux règles du commerce et du fisc. S'il ne peut invoquer le « *absence of malice* ⁷ », alors c'est gagné, il passera en cour martiale pour trahison.

D'après Aldebert, si Hintermaier peut convaincre le juge qu'il n'a agi que pour procurer un peu de ce qui manque cruellement aux gens d'ici en raison de la guerre, il peut invoquer une « *absence of malice* » donc voir sa peine considérablement diminuée et échapper à la cour martiale. C'est tiré par les cheveux mais avec un bon avocat cela peut marcher. Si en revanche il est convaincu de trahison, ce sera la cour martiale et sans doute avec un dépaysement à Richmond au tribunal militaire central de la Confédération. Il n'est pas élu, c'est donc un simple citoyen ; et le procureur de l'État de Caroline du Sud est un ancien procureur fédéral qui ne plaisante pas avec l'indépendance de la justice et ne se laissera pas influencer par des pressions. À moi de jouer, donc.

En sortant du bureau avec Aldebert, je me rends au poste de télégraphe. L'opérateur est en train de prendre un message qui vient de Charleston.

Lorsqu'il a envoyé son QSL, son accusé de réception, il me tend le feuillet de carnet. Il s'agit d'un NTN *name to name* c'est-à-dire un message à remettre en main propre au destinataire indiqué en en-tête. En l'occurrence, le message est pour Aldebert et moi, les deux. Il nous annonce la venue de deux officiers de police qui enquêtent sur la disparition de Hunter et ses deux sbires. Je fais assez confiance aux Indiens d'Ann et son frère pour me douter qu'une visite des lieux ne révélera rien de la venue des trois néfastes. Mais je suis certain que cette visite a été provoquée par Hintermaier. Je me rends au bureau où Aldebert est plongé dans des registres et je lui montre le message qu'il lit soigneusement. Il me demande ce que j'en pense. Il est de mon avis, Hintermaier est plus acharné que jamais contre la plantation et il va falloir jouer serré.

Je fais envoyer un message à Tertullien par la vacation. Je ne voudrais pas qu'il soit surpris par la venue des policiers. Le télégraphiste m'annonce que la prochaine vacation est imminente mais que c'est Tertullien qui doit appeler. Effectivement, la sonnette d'appel ne

⁷ Absence of malice : sans volonté de nuire. Cette disposition permet de ne pas condamner quelqu'un en tenant compte du fait qu'il a agi par ignorance ou dans l'intérêt public. Normalement, cela sert aux journalistes pour éviter de les condamner pour infraction à la loi sur la protection de la vie privée. Il leur faut montrer qu'ils n'ont pas voulu nuire aux personnes mais servir la vérité en appliquant la règle de la liberté de la presse.

tarde pas à retentir. Il s'agit d'un « contrôle fil » auquel le télégraphiste répond par un QSL puis annonce le message NTN que j'envoie à mon ami.

La réponse ne tarde pas. Tertullien m'annonce qu'il est sur le point de fermer le relais de chasse pour quelques temps et de revenir à la plantation avec Miarka. Mamita a rejoint le village indien et la famille d'Ann Miller. Miarka a fini de mettre les biens alimentaires en sécurité et Tertullien a armé les pièges à rats et à écureuils. Mamita a fermé son annexe, mais elle reviendra d'ici quelques jours. Pour éviter de faire durer trop longtemps le QSO – la communication – Tertullien précise qu'il me mettra au courant des détails à son retour. Il m'annonce qu'il va passer par la piste cavalière qui contourne les bois et longe la route publique parce que la voiture est chargée et qu'il ne veut pas trop fatiguer le cheval. La piste périphérique est plus longue mais sa chaussée est empierrée sur une bonne partie et il n'y a pas d'ornière sur la partie en terre battue. Quand je lis ce message, mon sang ne fait qu'un tour. Je me méfie de Hintermaier comme de la peste et l'idée de savoir mon Tertullien et sa courageuse épouse pris à partie par des nervis de l'Allemand me met sur les nerfs. Je remonte au bureau. Aldebert en a fini avec ses comptes et je trouve dans le bureau Élisabeth et les deux filles.

- Ah, vous voilà... mais vous faites une drôle de tête ! »

C'est Élisabeth qui a parlé. J'explique à tous le retour de Tertullien et Miarka et mon inquiétude sur leur voyage.

- En effet. Il faut que nous nous portions à leur rencontre. Pierre est absent mais je vais lui envoyer un câble. Pierre-Hubert, demandez à Sié de rameuter les ouvriers qui savent tirer. Nous allons distribuer les armes aux volontaires. La difficulté est que nous n'avons pas de montures pour tous. Mais de toute façon il faut qu'il reste ici des gens armés. »

Aldebert pense à voix haute.

- Père, il faut que vous restiez ici pour diriger la défense de la plantation. Je vais prendre quelques hommes et me porter à la rencontre de Tertullien. Nous prendrons le chariot à foin. Il est léger et la mule accepte de trotter une fois attelée parce qu'elle n'est pas bâchée. Sié et moi serons à cheval ou à mule, puisqu'il nous reste deux juments et le mulet. La mule nous l'attelons. Pour les armes, il me semble qu'il vous faut la Spencer qui reste ici. Nous, nous prendrons le coach gun en calibre 10, je ferai le travail avec mon LeMat, le télégraphiste a son Walker et si Pierre était là il y aurait en plus le Sharps... »

Nous sommes interrompus par l'arrivée du soldat télégraphiste. Il nous apporte un câble court. Tertullien nous annonce qu'ils seront escortés par un parti d'Indiens de l'unité spéciale jusqu'au carrefour où la piste périphérique rejoint la route, deux cents mètres environ avant l'allée de chênes qui conduit de la route de Charleston à la maison de la plantation, l'allée qui sert aux réceptions.

- Il vaut mieux que vous vous portiez à la rencontre de tout ce petit monde pour éviter que les Indiens ne se montrent trop dans les parages. Il faut, autant que faire se peut, que cette unité secrète le reste aussi longtemps que possible. »

En moins d'une heure, nous sommes en route. Une escouade de sept ouvriers armés de fusils de chasse à deux canons, à percussion pour certains, à cartouches pour d'autres, ont pris place dans le chariot que conduit Sié. Ce qui nous économise une monture. Sié a posé le coach gun entre lui et le garçon d'écurie qui est assis à gauche sur la banquette de conduite du chariot. Mais il porte en bandoulière un étui de cuir qui contient ce qui ressemble à un gros Colt soit un Dragoon soit un Walker. Je ne vois en fait que le talon de crosse parce que l'étui a un large rabat qui couvre l'arme en entier. Graissé de frais, le chariot roule sans bruit sur le sable qui couvre la terre battue de la piste périphérique. Je chevauche en tête parce que je ne voudrais pas que, surpris par notre arrivée, les Indiens nous prissent pour des adversaires. Nous rencontrons la voiture que conduit Tertullien à moins d'un kilomètre de la plantation. Ils ont bien roulé et sans anicroche. Nous nous arrêtons et pendant que Sié et les ouvriers font

faire demi-tour à notre voiture, Tertullien me donne les dernières informations. André est avec les Indiens du parti d'escorte mais est le seul visible. Il vient jusqu'à moi. L'unité d'action secrète est pratiquement prête. Les vacances ont été mises au point pour les contacts télégraphiques. Le poste du relais a été emmené au village indien et une ligne tirée du relais au village. Elle est enterrée et ainsi on peut directement contacter André, Ann ou son frère. Moins il y aura de monde au relais, moins les sbires de Hintermaier tourneront autour. Car voyant que Hunter et les deux Français ne reviennent pas, il en recrutera d'autres ; et ceux-là il faudra bien les identifier. Sur un signe d'André, les Indiens sortent du bois. On dirait des ouvriers forestiers. Sauf qu'ils sont armés de fusils modernes et non des vieilles armes à silex. À les voir, on pourrait les prendre pour des ouvriers qui vont en ville chercher du ravitaillement pour une équipe de forestiers. Lorsqu'André prend congé de nous, ils rejoignent les sous-bois et repartent avec leur chef blanc en longeant la piste en main courante. Nous rentrons à la plantation, la voiture de Tertullien en tête, je chevauche à sa hauteur et le chariot de Sié suit avec les ouvriers. Nous venons de finir de décharger quand arrivent les deux officiers de police par la grande allée. Il ne reste sur l'aire à battre derrière la maison que le chariot dételé et vide. Les armes ont été remises à l'armurerie en premier. Quatre ouvriers affranchis poussent le petit chariot dans la remise.

Sié est sur la terrasse de la véranda et fait semblant de ne pas comprendre ce que veulent les deux policiers. Les deux commencent à donner des signes d'impatience mais Aldebert sort enfin du hall d'entrée.

- Messieurs, voici venir la police après, il y a trois jours, le ... Capitaine Hunter et ses acolytes. » Mon beau-père a laissé un temps méprisant entre l'article et le mot Capitaine.

- Justement, c'est à propos de Hunter que nous voudrions vous entendre. Il semblerait que les choses se soient mal passées. Or ils n'ont plus donné signe de vie depuis deux jours.

- Vous savez, ils sont arrivés fort arrogants, et menaçants avec leurs armes... » Aldebert raconte le passage des trois miliciens et la façon dont ils ont été « évacués » *manu militari* par l'ensemble des gens de la plantation.

- Mais s'ils étaient à la recherche de votre fils, c'est qu'il manque à l'appel de l'armée.

- De laquelle ? Je ne sache pas qu'André ait été jamais convoqué ou encore moins incorporé chez nous ; la Confédération, je veux dire. Qui vous dit qu'il n'a pas rejoint le Nord ? Il avait toujours voulu aller étudier à West Point pour recevoir une éducation de haute qualité.

- Il serait donc passé au Nord ? Depuis quand n'avez-vous plus de ses nouvelles ?

- Depuis il y a trois jours.

- Comment !? Trois jours ! Il était ici il y a trois jours ?

- Non, nous avons reçu une lettre portée par un Indien de notre connaissance.

- Mais où est-il ?

- Il n'a rien précisé. Tout ce que nous savons c'est qu'il est vivant et en bonne santé.

- Montrez-nous cette lettre !

- Si votre mandat d'enquête porte sur ce sujet, je me ferai un plaisir de la sortir du coffre. Mais ne m'avez-vous pas dit que vous recherchez Hunter ? Si c'est le cas, le sort de mon fils ne vous regarde en rien. Pour tout vous dire, je ne pense pas que Hunter soit vraiment à la recherche d'André. À mon sens, il est surtout en quête d'une zone discrète de débarquement des marchandises de contrebande pour Hintermaier. Et comme les terres de la plantation sont bordées au sud par la rivière dite « Wappoo Creek » je suis sûr qu'il aimerait trouver une piste entre le *creek* et la route. Or cela ne peut se faire qu'en passant par mes terres.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de contrebande ? »

Alors Aldebert raconte les goélettes de la compagnie de Hintermaier, les denrées vendues sous le manteau lors de ventres privées, les importations en contrebande avec, soupçonne-t-il mais il n'a pas de preuves – une complicité avec les yankees. L'officier de police et son adjoint se regardent et le détective commence à prendre des notes sur son cahier aux pages numérotées. Et mon beau-père conclut sur un ton sévère.

- Vous comprendrez évidemment que cet individu me sorte par le cul et que ses sbires ne vaillent pas mieux à mes yeux. Or Paul Hunter est un de ses sbires et il s'est adjoint deux convicts français en rupture de ban dont mon gendre pourrait vous parler en détail.

- Certes M. Toppenot. Seulement, c'est Stefan Hintermaier qui a lancé une demande de recherche sur ses trois employés dont il nous a dit qu'ils étaient retourné sur vos terres le lendemain du jour où vous les en avez chassés. Je vous rappelle qu'ils ont un mandat de recherche des déserteurs, mandat qui émane du commandement de la justice militaire de Charleston. Or ces hommes ont disparu alors qu'ils étaient sur vos terres. Comprenez que nous soyons curieux de savoir ce qui a bien pu leur arriver.

- Qu'à cela ne tienne, Messieurs. Je vous laisse toute liberté de les chercher sur le domaine et si vous les trouvez, recommandez-leur de ne plus y revenir sans autorisation. Moi je ne peux rien pour vous. Lorsqu'ils ont compris que leurs revolvers et carabines seraient insuffisants pour faire la loi chez nous, ils sont partis au trot et ont quitté le domaine. Mais mes terres sont vastes et les alligators commencent à sortir pour chercher femelles. Nous sommes en période de mue des trigonocéphales et autres mambas, les zones des bords du fleuve sont encore humides et on s'y enlise. Bref il y a toutes sortes de dangers naturels en cette saison sur la plantation. Et je n'ai pas évoqué les ours, les cougars et autres diables à deux pattes qui peuvent chercher à se cacher des miliciens anti désertion dans des bois peu parcourus. Les ouvriers de la plantation sont en ce moment plus occupés à brûler la canne à sucre pour enlever les ronces et les herbes, à éclaircir les cotonniers ou à repiquer le riz qu'à aller faire des coupes de bois ou replanter des arbres. Ces travaux forestiers ont fini en janvier. Seulement si vous voulez fouiller la plantation, vous irez sans accompagnement, nous avons autre chose à faire.

- Vous n'êtes pas très coopératifs, les uns et les autres.

- Les uns je ne sais pas, mais les autres font ce que je dis. Ici, c'est moi le maître. Je vous concède la liberté de circulation mais la guerre m'a pris l'essentiel de mes hommes valides. Vous ne voudriez pas qu'en plus je vous donne ceux qui me restent comme guide touristiques, non ?

- De toute façon, M. Toppenot, je ne perdrai pas de temps à chercher ces trois hommes. Je me doute de ce que leurs cadavres ont disparu si tant est qu'ils aient été tués chez vous. Je ne suis pas naïf. En revanche, je ne saurais vous remercier comme vous le méritez de tout ce que vous nous avez confié sur Hintermaier. Il faudra que je voie comment exploiter tout cela. Ce serait bien de faire tomber cet individu qui empoisonne la vie de Charleston et de la Caroline du Sud depuis son arrivée.

- Mon rêve serait de le voir interné à Castle Thunder » répond mon beau-père.

- Nous allons nous y employer. Seulement, s'il ne s'agit que de trafic de denrées, il n'ira pas à Castle Thunder. Il irait si nous pouvions établir que c'est en rémunération de trahison que les yankees lui donnent des condés pour passer le blocus. Qu'il trafique et donne dans le marché noir, ce n'est pas de mon ressort mais je pourrais le dénoncer au Département du Trésor. En revanche, si pour avoir la liberté de navigation il trahit la confédération en donnant du renseignement à Washington, il s'agit d'un crime confédéral et alors je suis mandaté pour informer la justice confédérée. C'est par où commencer mon enquête que je ne sais pas trop comment faire.

- Moi, j'ai peut-être une idée, Monsieur. Parce que je peux librement monter à Washington et me renseigner là-bas. J'ai entendu parler de photos d'installations militaires

qui seraient parvenues aux yankees qui s'en serviraient à des fins de propagande pour déconsidérer la Confédération aux yeux des Européens et en particulier des Français. Il faut que je me rende à Washington pour en avoir le cœur net. Mais je dois organiser cela avec notre Département d'État et celui des yankees. Il nous faut trouver une raison particulière pour obtenir un laissez-passer. Malgré mes passeports diplomatiques, je ne peux franchir le Potomac sans raison valable aux yeux des deux partis.

- M. de Berdeilhe, cela me dépasse. Mais si vous pouviez le faire, cela serait très utile.

- Et je ferai en sorte que vous puissiez profiter des retombées de cette enquête. C'est pourquoi, c'est à vous que je remettrai mes renseignements. Afin que vous puissiez les transmettre au contre-espionnage.

- Vous feriez cela ? !

- Oui. Je ne tiens pas particulièrement aux honneurs qui en revanche seront utiles pour votre carrière. »

Le détective me lance un regard brillant et reconnaissant. Mais en fait, j'ai un peu honte parce qu'une idée a germé dans mon esprit, une idée qui va me permettre de mettre entre les mains de la justice confédérée un exemplaire de ce fameux journal que détiennent les Toppenot au risque de se voir accuser de trahison. Une fois les deux policiers partis, nous revenons dans le bureau après qu'Aldebert les a reconduits à leur voiture au bas du perron de la véranda.

- Vous allez renfermer ce journal dans votre coffre, Père. Je serai censé l'avoir rapporté de Washington et je le soumettrai aux gens de l'Amiral « Smith ». Il leur sera facile de retrouver qui est le fameux photographe...

- Mais quel photographe, Bonté ? !

Hélène lui raconte tout et lui démontre que le photographe est quelqu'un d'autorisé.

- Mais cela n'en fait pas un traître pour autant. Quelqu'un a très bien pu faire main basse sur un des exemplaires de ce cliché. L'enquête du contre-espionnage le dira. Et nous n'apparaîtrons pas en première ligne. Mais si je puis prouver grâce à mes contacts à Washington que c'est bien grâce à Hintermaier que la photo est arrivée à la presse yankee et encore grâce à lui et ses trafics que des journaux yankees arrivent ici, alors son compte sera bon.

- Mon gendre, vous avez l'esprit tortueux mais efficace, mais pourquoi en voulez-vous tant à Hintermaier ?

- Pour tant de choses que les exposer prendrait trop de temps. Mais il s'agit pour moi de servir la Confédération, la plantation qui en est l'un des fleurons, André qui mène un combat dangereux et n'a pas besoin d'entrave de la part de voyou, vous-même qui avez toute ces affaires sur les bras. Je ne voudrais pas que notre enfant naisse dans un monde où Hintermaier serait encore considéré comme quelqu'un d'important. Demain, je demande un rendez-vous au Département d'État pour mettre au point mon déplacement.